

Marc Angenot

Paru dans *Poétique*, 56 : 1983.

### LECTURE INTERTEXTUELLE D'UN TEXTE DE FREUD

Je voudrais relire le deuxième chapitre de la *Psychopathologie de la vie quotidienne* en proposant, à partir de l'abondant matériau fourni par Freud, une ligne d'interprétation qui non seulement diverge de la sienne, mais en est à bien des égards l'opposé dans sa démarche et ses résultats. On se récriera d'emblée sur la vanité (dans les deux sens du mot) d'une telle opération: l'analyse fournie par Freud est soutenue par l'expérience concrète du dialogue et des interactions qu'il apporte. Vouloir le corriger *in abstracto* relève d'une sorte de présomption scolastique (assez fréquente chez les épigones) qui consiste à ratiociner sur les textes en ignorant l'expérience pratique dont ils sont le reflet. Autrement dit, il est souvent possible de réinterpréter Freud (ou tout autre) en reconstruisant ses machines textuelles autrement, mais il s'agit d'un vain exercice d'école qui feint de croire que manipuler des entités discursives revient à interroger le monde concret.

Ce n'est pas à ce jeu académique que je voudrais me livrer. Je ne chercherai pas à corriger Freud dont l'interprétation restera, si on veut, «intacte». Le chapitre II de la *Psychopathologie*. «Vergessen von fremdsprachigen Worten», est construit comme un récit herméneutique, récit brillamment mené et donné pour typique de la façon dont Freud entend interpréter et conclure une interprétation donnée<sup>1</sup>. Ce récit, comme tout récit, est rendu acceptable par référence à des maximes de vraisemblance présupposées. La force des conclusions, de l'interprétation à laquelle aboutit Freud, dépend non seulement des arguments qu'il récapitule à son interlocuteur, mais aussi d'arguments tout aussi «évidents» qui figurent dans les données de la discussion mais sont laissés à l'état implicite, quitte pour le lecteur à s'en aviser comme d'un surcroît de conviction. Ainsi, l'autre ligne herméneutique que nous proposons de parcourir est à la fois construite sur les mêmes données, radicalement différente dans son articulation et son orientation, mais non exclusive de celle de Freud, elle récupère enfin systématiquement l'ensemble des données négligées par Freud et non pertinentes à ses conclusions. C'est pourquoi sans conjecturer *a priori* sur la question de savoir où cela nous mène et qu'est-ce qu'on peut apprendre de cette contre-épreuve, je me propose d'y procéder sans plus en reprenant à ma façon les données littérales qui se succèdent dans le récit freudien.

«L'été dernier, écrit Freud, j'ai refait connaissance avec un jeune homme de formation universitaire qui - comme je ne tardai pas à le remarquer - était au courant de certains de mes travaux psychologiques». Vient ensuite le sujet de la conversation - sujet à quoi les interlocuteurs étaient arrivés sans que Freud (dit-il) se rappelle comment -, «auf die soziale Lage des Volkstammes [...] dem wir beide angehören» (sur la condition sociale du groupe ethnique auquel nous appartenons tous deux). Ce membre de phrase -essentiel à

---

<sup>1</sup> On cite: Sigmund Freud, *Zur Psychopathologie des Alltagslebens*, Londres, Imago Publishing, 1947. La traduction est la mienne à partir de la traduction courante chez Payot, qui présente des bizarreries et surtout une grave lacune.

la compréhension de ce qui suit - a été *sauté*, par un acte manqué(!) véritablement inexplicable, par le traducteur français, Jankélévitch, et il n'a été rétabli dans aucune édition française ultérieure. On lit donc en français que la conversation tomba «sur la situation sociale à laquelle nous appartenions tous deux», syntagme qui ne fait guère de sens. Quant au mot *Volkstamm*, que la traduction omet, il n'est pas aisé à rendre en français: «groupe racial» serait, il me semble, trop fort, et «peuple» serait trop vague. Je propose «groupe ethnique», qui rend à peu près l'atténuation d'une dénotation mi-culturelle mi-d'anthropologie physique; on pourrait également dire «nationalité», au sens de ce mot dans la phraséologie officielle de l'Empire austro-hongrois. Le jeune universitaire juif (peut-être avons-nous des raisons de supposer qu'il s'agit d'un *médecin* juif viennois dont Freud serait l'aîné) se plaint que ceux de sa génération sont réduits à un «état d'infériorité» qui ne leur permet pas «de développer leurs talents et de satisfaire leurs besoins». Il veut terminer son discours en citant les malédictions prophétiques que, chez Virgile, Didon adresse à Énée, qui l'a abandonnée:

Vous, Tyriens, harcelez de votre haine toute sa race! [...]  
*Tu naîtras de mes ossements, ô mon vengeur*  
Qui, par le fer et par le feu, poursuivras ces envahisseurs dardaniens,  
Maintenant et plus tard et chaque fois que tu en auras la force,  
[...]  
Armes, contre armes, que nos deux peuples combattent, eux et leurs  
descendants (En., IV, 623-629).

Freud, homme de culture classique, rapportant une conversation entre gens cultivés, croit inutile de nous rappeler le contexte dans lequel Virgile fait ainsi «prophétiser», à l'infortunée Didon, Hannibal et les guerres puniques. Nous allons nous y arrêter un peu puisqu'il s'agit d'une donnée laissée implicite.

L'application de ces vers à la situation d'un jeune universitaire juif dans la Vienne antisémite au tournant du siècle est particulièrement heureuse; la citation démontre à la fois une belle culture et une pertinence ironique: la reine sémitique (carthaginoise), Didon, abandonnée par l'«Indo-Européen» et futur fondateur de la Rome latine (et ultérieurement catholique), Énée, se répand en malédictions contre lui, malédictions qui s'appliquent très bien, quoique avec quelques coups de pouce, à la situation présente. Je ne suggère pas du tout qu'il s'agisse de notations inconscientes, mais d'une certaine intertextualité allusive dont les résonances font le prix et dont les interlocuteurs, juifs tous deux, mais tous deux nourris de culture latine, perçoivent globalement les articulations. Ainsi, en citant le vers où Didon se prophétise une descendance qui la vengera, le jeune homme fait comprendre que, si la communauté intellectuelle juive est persécutée à Vienne par la municipalité, le puissant parti antisémite et les factions antijuives de la haute société universitaire, cette discrimination, qui risque de briser sa carrière, n'aura cependant qu'un temps - non pas parce que les antisémites désarmeront, certes non, mais parce que la supériorité des intellectuels juifs finira par s'imposer dans la catholique. Autriche-Hongrie. Ce rêve de revanche, avec sa caution mythologique, recoupe donc à sa façon le mythe que depuis vingt ans forgent les antisémites autrichiens et autres, celui de la volonté de puissance et de domination ultime du «groupe racial» juif, mythe qui trouve son aboutissement dans les *Protocoles des Sages de Sion* (qui circulent déjà en Russie), mais qui est plus que préfiguré dans le classique des «faux» racistes, l'ouvrage de l'autrichien August Rohling, *Der Talmudjude* (1871), et, du reste, dans *la France juive* (1885) et *la Fin d'un monde* (1888)

d'Édouard Drumont<sup>2</sup>. Ce n'est pas tout, l'allusion comporte une part d'ironie personnelle. Si Didon prophétise une lutte *éternelle* entre les peuples carthaginois et romain (entendons: entre les «races» sémitique et aryenne), elle «ne croit pas si bien dire» - certes, la lutte sera éternelle et la haine insurmontable, mais Hannibal, s'il fait vaciller un temps la puissance de Rome, sera finalement vaincu et Carthage détruite. On sait que Freud dès son adolescence avait fait d'Hannibal et d'Hamilcar ses héros favoris et qu'il voyait expressément en eux l'incarnation du génie «sémiotique» contre la domination romaine (et ne parlons pas ici des rapports névrotiques entretenus par Freud avec son «voyage à Rome» toujours retardé). Freud est donc parfaitement en mesure de goûter tout le sel de ce train d'allusions, mais aussi de voir que, si «Rome» représente pour l'un et l'autre interlocuteurs l'ennemi - l'allégorie de la culture «aryenne» et catholique persécutrice -, ils ont l'un et l'autre une culture si profondément gréco-latine que, mieux sans doute que le premier antisémite venu, ils sentent tous les rapprochements qu'un vers cité négligemment doit susciter chez des gens «*von akademischer Bildung*». Cela revient à dire que la rhétorique utilisée par le jeune homme, l'*ornatus* de son discours, n'est que l'épicycle de son contenu, contenu ambivalent: les antisémites prétendent qu'un Juif ne saurait s'assimiler les beautés de la culture latine (Maurras écrivait cela à propos d'un vers de Racine: «Dans l'Orient désert...»), et non seulement l'interlocuteur de Freud montre qu'il en connaît les charmes, mais qu'il peut adroitement l'appliquer pour s'affirmer dans la lutte des races, *Rassenkampf*, et en prédire non l'extinction mais la poursuite durable - avec la victoire éventuelle de la race la plus forte. Que l'intertexte dans lequel je fais «parler» le dialogue rapporté par Freud soit à la fois celui de la thématique antisémitique triviale, de l'historiosophie, de la «lutte des races<sup>3</sup>», de la confusion entre groupe linguistique et *Volkstamm*, des axiomes du darwinisme social (et... de la poésie de Virgile) ne pourrait étonner que ceux qui ignorent le caractère hégémonique de ces topiques appariés dans l'Europe de l'époque et spécifiquement en ces années-là et dans ce pays-là. Bien entendu, on pourrait s'indigner encore que je prête, fût-ce à titre de conjecture, une sorte de contre-racisme fantasmatique à des gens cultivés, victimes critiques et lucides d'une situation que leur fait l'idéologie paranoïaque de leurs ennemis. Ce serait croire que, dans une hégémonie donnée, les dominés et les persécutés sont indemnes de la force persuasive des thèmes dominants. Je prétends au contraire qu'ils tendent à inscrire leur protestation dans la mouvance de ces thèmes, c'est-à-dire qu'ils s'instituent comme «sujets» idéologiques en retournant à leur profit la topique dominante.

Un accident, un «acte manqué» va toutefois dévier la discussion sur ce grave sujet. En voulant citer le vers latin *Exoriar(e) aliquis nostris ex ossibus ultor*<sup>4</sup>. (En changeant la place des mots, il fait en sorte d'éviter le hiatus et «inconsciemment» maquille son erreur).

---

<sup>2</sup> On verra à titre de références générales: Norman Cohn, *Warrant for Genocide: The Myth of the Jewish World Conspiracy and the Protocols of the Elders of Zion*, Londres, Eyre & Spottiswoode, 1967; Léon Poliakov, *Der arische Mythos: Zu den Quellen von Rassismus und Nationalismus*, Vienne Europa, 1977, et autres ouvrages du même auteur. Il est curieux de constater que la première édition allemande des *Geheimnisse der Weisen von Zion* (1920) porte pour épigraphe le vers de Virgile «*Exoriare aliquis...*».

<sup>3</sup> Cf. par exemple Ludwig Gumplowicz, *Der Rassenkampf, sociologische Untersuchungen*, Innsbrück, Wagner, 1883 et rééd.

<sup>4</sup> Chant IV, v. 625.

Agacé, devant Freud qui sourit mais ne l'aide pas, le héros du récit lui demande de fournir la citation correcte et le met au défi de prouver du même coup, en interprétant son lapsus, que la psychanalyse (on commence à dire «science juive») est bien à la hauteur de ses prétentions. C'est un défi que Freud relève avec désinvolture en fixant la règle du jeu, celui des associations libres sur le mot oublié, *aliquis*. Mot très banal quant au signifié («quelqu'un»), mais dont l'interlocuteur va exploiter la substance phonique, travailler le signifiant. A partir de cette règle, il semble qu'une fois pour toutes le contexte (l'antisémitisme à Vienne) et l'intertexte (Didon, Énée, Rome, Hannibal, etc.) soient *oubliés*. Des associations sur un mot, à travers une chaîne de calembours «inconscients», on va arriver à *une situation intime* qui sera censée, à la satisfaction des deux protagonistes, épuiser les données, rendre raison du lapsus et dévoiler l'élément refoulé de la situation vécue du locuteur. A mon avis, au contraire, le contexte et l'intertexte désormais sans emploi ne vont pas cesser de revenir hanter les associations libres, lesquelles, loin d'aller d'un signifiant à un autre, vont aller en fait d'un *récit* à une agglomération de récits, constituant un réseau intertextuel de haute culture, réseau dont Freud n'a pas le plein emploi.

Ainsi, le jeune homme se met docilement à associer mécaniquement d'autres «mots» au mot oublié *aliquis* («*aufrichtig und kritiklos*»). Il lui vient l'idée «ridicule» (dit-il) de le couper en deux: *a* et *liquis*. C'est comme si l'inconscient du héros le poussait à faire preuve d'une ignorance aggravée du latin, puisqu'il coupe le mot comme si c'était du *grec*! Il isole comme un préfixe le *à* (alpha privatif, valeur approximative de la préposition «sans»), et il reste une racine «ridicule» en effet: *liquis*.

Abandonnant l'alpha privatif à son sort, les associations se font sur *liquis*, qui attire la série *Religuien -- Liquidation -- Flüssigkeit -- Fluid*. On se croirait dans un cryptogramme de Jules Verne, où il faut d'abord découvrir la *langue* du document mystérieux. Quatre mots allemands, mais trois d'origine romane, et *Flüssigkeit* qui traduit *fluidité*... D'autre part, l'association *liquis -- Fluid* passe par des mots romans, comme le français *liquidité*. L'inconscient, véritable cancre de collègue il y a une minute, devient un inconscient très cultivé en étymologies germaniques et romanes. Il va dans un instant faire preuve d'une plus belle culture encore en histoire de l'art, histoire de l'Église catholique, archéologie religieuse, patristique, hagiographie, histoire anecdotique de l'Italie, histoire de la Révolution française et histoire moderne, non sans que la topique antisémite *vulgaire* ne revienne aussi de façon insistante. Les associations passent par: - les reliques de Simon de Trente, saint du calendrier et martyr-enfant - les accusations de meurtre rituel, *Ritualmord*, lancées contre les Juifs<sup>5</sup>, qualifiées ici de *Blutbeschuldigung*, accusation du Sang - l'érudit allemand Kleinpaul qui explique ces accusations comme un avatar du thème du «peuple déicide» - un article lu récemment sur «l'opinion de saint Augustin sur les femmes» - un vieux monsieur nommé Benedikt, qu'il connaît et qui est, dit-il, «un vrai original». Ici, Freud intervient abruptement pour noter qu'il y a pas mal de *Pères* de l'Église dans tout ceci: Simon, Augustin, Benoît, Origène (=«original») et sans doute saint Paul dans Kleinpaul. Il notera plus tard qu'il y avait aussi non seulement des pères, mais des enfants: saint Simon-Martyr et Kleinpaul, le petit Paul. Le lecteur commence à deviner où tout cela nous mène. Il a vu apparaître aussi avec suspicion le «thème» de la mort: non seulement dans *Religuien* et *Liquidation* (même double sens qu'en français), mais déjà dans *l'ossibus* de

---

<sup>5</sup> On verra en français: Jab, *Le Sang chrétien dans les rites de la synagogue moderne*, Paris, Gautier, 1889.

la citation virgilienne. Nous avons ainsi une série de récits qui interfèrent ou qui s'intertextualisent pour finir par constituer un ensemble co-intelligible fortement corrélé:

R<sup>0</sup> Situation personnelle du jeune universitaire juif.

R<sup>1</sup> Accusations de meurtres rituels lancées contre les Juifs: l'enfant chrétien sacrifié pour la Pâque.

[R<sup>2</sup> Lutte éternelle des races. Récit antisémite de la Conspiration juive pour la domination universelle].

R<sup>3</sup> Imprécations de Didon abandonnée.

R<sup>4</sup> Énée et sa destinée de fondateur de Rome.

[R<sup>4</sup> EXT. L'ensemble des grands récits *généalogiques* de l'Occident indo-européen et la thématique des origines grecques ou iliaques des peuples européens (voir *la Franciade*)].

[R<sup>4</sup> ANT. *L'Illiade* comme intertexte génétique de Virgile.]

R<sup>5</sup> Hannibal et les guerres puniques.

R<sup>6</sup> Les Évangiles, la mort du Christ, le «Peuple déicide».

[R<sup>6</sup> VAR. A Le Christ devant le Romain Pilate: il se lave les mains du *sang* de ce Juste].

[R<sup>6</sup> VAR. B Hérode Antipas et le massacre des *Innocents*].

R<sup>7</sup> Saint Simon de Trente, «*als Kind hingeopfert*». (Ce saint Simon qui sert aux antisémites à prouver que l'Église romaine reconnaît la réalité du meurtre rituel des chrétiens par les Juifs).

R<sup>8</sup> Histoire de la Primitive Église; les Pères de l'Église.

[R<sup>8</sup> VAR. A Saint Paul, sur le chemin de Damas; le Juif converti au Christ].

[R<sup>8</sup> VAR. B La conversion de saint Augustin, et la femme, *mater ignota Adeodati*, qu'il abandonne pour s'offrir au Christ].

[R<sup>8</sup> VAR. C La conversion de saint Jérôme, le rêve de Jérôme où le Christ lui apparaît: «tu n'es pas chrétien, tu es cicéronien»].

R<sup>9</sup> L'opinion de saint Augustin (mais cette opinion qu'on ne nous rappelle pas, c'est: «*Tota mulier in utero*»).

R<sup>10</sup> Le calendrier, le cycle mensuel, l'année chrétienne et ses fêtes votives. (On note l'apparition ici de deux mois de l'année: le premier, *Januarius*, et le huitième, *August-[inus]*).

Je vais expliquer plus tard les entrées entre crochets. Mais complétons le tableau avec les autres récits évoqués dans la suite du chapitre:

R<sup>11</sup> «*In einer Kirche zu Neapel*»: le miracle du sang de saint Janvier, à Naples, tous les ans, à date fixe.

R<sup>12</sup> L'intervention énergique de Garibaldi contre le prêtre napolitain; Garibaldi qui est bien un *aliquis ultor*, un Vengeur de l'Italie opprimée - contre Rome et la puissance papale.

Et enfin retour apparent au récit «zéro», à la situation privée du narrateur, l'aveu attendu par Freud:

R<sup>13</sup> - *Ich habe plötzlich an eine Dame gedacht von der ich leicht eine Nachricht bekommen könnte die uns beiden recht unangenehm wäre.*

- *Das ihr die Periode ausgeblieben ist?*

- *Wie können sie das erraten?*

(-Je viens de penser à une dame dont je redoute de recevoir une nouvelle qui nous donnerait à tous deux bien du souci. - Que ses règles se sont arrêtées? -

Comment l'avez-vous deviné?)

Ici Freud s'amuse certainement à donner un tour de comédie au dialogue; l'étonnement de l'interlocuteur est assez plaisant pour le lecteur qui avait commencé à deviner. Pas seulement que la dame n'a pas eu ses règles ou que le jeune homme espère un «miracle», mais qu'il n'hésiterait pas à lui demander de se faire avorter si cela était nécessaire. Cela, Freud ne le dit pas tout de go à son interlocuteur embarrassé et troublé, mais la conséquence s'en devine d'autant mieux que «la mort d'un enfant» est revenue de façon récurrente dans les récits. Le lecteur est donc discrètement invité à poursuivre l'interprétation au-delà de ce que la délicatesse ou le savoir-vivre permettent à Freud d'explicitier. Une autre piste que Freud n'exploite pas du tout, parce qu'elle est encore plus blessante, s'adressant à un homme d'honneur, c'est celle de la «femme abandonnée» - qui nous ramène, faut-il le dire, à Didon, mais avec un nouveau positionnement du sujet (*Standort des Subjekts*, Gadamer). Dans l'interprétation sociohistorique du débat, le jeune homme juif était symbolisé par Didon, l'ennemi «aryen» était Énée. Ici celui qui abandonne(ra)it une femme est un Énée, et Didon, la femme abandonnée. Il y a une autre femme abandonnée dans les récits que j'ai construits, c'est la bien-aimée anonyme d'Augustin, de qui le futur Père de l'Église a eu un enfant, Adéodat, et qu'il va quitter, *invitus invitam*, pour embrasser le culte romain (et, si nous continuons ici dans le réseau culturel, nous rencontrons Titus et Bérénice, autre princesse sémitique qu'il faut sacrifier pour «Rome»). Le silence de Freud sur tout ceci, qu'il peut bien associer pour son propre compte, est donc un silence qualifié, celui de la discrétion et de la délicatesse. C'est au lecteur à se montrer plus cynique que le texte qui se borne à suggérer les deux moyens classiques de «comment s'en débarrasser». Si Freud accumule les arguments, p. 16, il ne tire aucun parti de ces données «délicates», pas plus que d'*ossibus*, ni du *Tota mulier in utero* augustinien, ni de cette «Rome» d'Énée, de Romulus, d'Hannibal, de l'Église et de Garibaldi, qui revient comme un vrai *leitmotiv* et avec laquelle il a lui-même des rapports ambigus<sup>6</sup>.

Mais surtout, Freud semble satisfait du rabattement qu'il opère de ces quelque vingt récits culturels et historiques sur *un* seul récit privé, intime, inavouable, les angoisses du jeune universitaire et de sa maîtresse, les projets criminels qu'il refoule. Sans doute ne devons-nous aucunement mettre en cause cette ligne d'interprétation-là, confirmée par l'interlocuteur embarrassé, pertinente à toute (ou presque toute) la série des associations «phoniques» et aux récits qui s'y attachent. Mais enfin, ce foisonnement de récits collectifs peut-il réellement se ramener à ce point aveugle, cette intimité, cette vie privée et cet inconscient *ad hoc*? Il va de soi que Freud voit très bien que son interlocuteur lui offre *en plus* de ses angoisses intimes au grand fantasme socio-historique, une sorte de bricolage mythique, d'historiosophie judéo-chrétienne, où toute sa culture - une culture étonnamment chrétienne d'ailleurs - sert à raconter et interpréter ce qui se rattache au point de départ de la conversation: les accusations odieuses de l'antisémitisme et l'impossibilité de faire carrière à Vienne quand on est juif. A cela se lie une rêverie de revanche «raciale» (*aliquis ultor*) imparfaitement assumée, mais prolixement développée. Si Freud voit tout cela, qui est au moins aussi complexe et parlant que la vie sexuelle de ce monsieur, pourquoi obstinément le rejette-t-il? Après tout, même la grossesse éventuelle de la maîtresse en question entre en résonance directe avec le thème explicite de la carrière brisée et des obstacles à surmonter. Il y en a déjà tant d'idéologiques, qu'un

---

<sup>6</sup> Voir *La Science des rêves* (en français), p. 148 sq. et p. 296, n.

enfant, et peut-être illégitime... adieu le mariage mondain et les efforts d'intégration! Il ne fait guère de doute que Freud s'amuse *in petto* de la contradiction entre la noble prophétie énoncée, «Nous aurons des enfants qui nous vengeront», et le sinistre fantasme refoulé, «à tout prix, pas d'enfant si je veux survivre dans cette société-ci!» S'il néglige cependant ces données c'est - pour la même raison qu'il privilégie les associations du signifiant sur l'intertextualité des signifiés - parce que toute son herméneutique a pour fin d'éliminer ou de secondariser le sujet social et historique au profit du sujet que nous nommons après lui «psychanalytique». *Blindness and insight*: perspicacité d'une part, aveuglement voulu de l'autre, à la façon du jeune homme analysé, si riche en rapprochements, si aveugle pour la synthèse. Cependant, comme ce dialogue de gens de haute culture nous offre avec une étrange abondance le matériau d'une herméneutique du sujet social et historique, tout nous invite à reprendre l'autre voie d'interprétation, celle qui - ne négligeant pas le hors-texte politique et le point de départ explicite du dialogue - englobe le drame psychologique, sans pour autant s'y arrêter.

Nous avons interpolé dans les quatorze récits, R<sup>0</sup> à R<sup>13</sup>, huit autres récits structurellement contigus, en interférence intertextuelle avec les idéologèmes attestés; certains d'entre eux sont, si on veut, présents dans le texte sous forme d'allusions fugitives. Mais, potentiels ou explicites, ils gonflent un réseau de références culturelles dont la signification n'est aucunement immanente à chacun d'entre eux (de Didon à Garibaldi et aux *Protocoles*) pris isolément, mais s'induit de leur interconnexion. Et dans cette topologie ou (si on pense en termes de superpositions) cette géologie de narrations se construit un sujet, se construit l'énonciateur du discours comme sujet socio-historique. Face au Juif fabriqué par les antisémites, il s'efforce, avec toute sa culture, de se construire une contre-identité idéologique résultant de ses multiples «positionnements» dans les champs narratifs. Cette construction a pour effet non seulement de se rendre intelligibles (et de rationaliser partiellement) ses problèmes et conflits privés, mais, sans solution de continuité, de rendre raison historique de son rôle «public», de ce qu'il est pour les autres et par contrecoup pour lui-même. Au niveau le plus idéalisé de son mythe (qui n'est personnel qu'autant qu'il s'agit d'un bricolage personnel), il y a l'utopie ou la prophétie, la position prophétique qu'il assume au début, le *Mané-Thécel-Pharès* qui interrompt le festin du Balthazar austro-hongrois et clérical: sans doute aujourd'hui sommes-nous persécutés et nos mérites ne sont-ils pas reconnus, mais la prochaine génération sera notre Vengeur, l'Hannibal d'une conquête sémitique de la Vienne/Rome catholique.

C'est très bien de jouer au prophète et, en attendant, d'accepter un sort injuste... Mais, de même que dans le récit intime il y avait un *refoulé* (abandonner la femme ou faire avorter l'enfant), dans le récit socio-politique il y a aussi une alternative, qui n'est pas plus assumée que l'autre, mais qui est présente avec toute la force de l'immoralité socialement avantageuse, et qui s'inscrit comme homologue de l'avortement et de l'abandon: c'est la *conversion*. Dans les milieux bourgeois de la cléricale Autriche-Hongrie, où le «sémitisme» était encore partiellement senti comme une affaire religieuse, la conversion est apparue comme la seule solution, de bonne ou de mauvaise foi, pour sortir de la discrimination ethnique. Solution attestée statistiquement et fréquente, assez notable du moins, notamment dans les professions libérales et pour surmonter le *numerus clausus* universitaire. La rupture agnostique avec les milieux confessionnels israélites pouvait en servir de substitut, mais n'était pas jugée d'ordinaire, par la bourgeoisie catholique, caution suffisante. Inutile de développer les scrupules psychologiques et sociaux qu'une telle

opération, que Freud rejetait avec indignation<sup>7</sup>, impliquait. Il suffit de voir qu'elle est aussi remarquablement présente dans toute la série des récits et répond à la question initiale que «cet ambitieux» (*der Ehrgeizige*) se pose: comment m'en tirer dans la discrimination dont les Juifs font l'objet? Tout d'abord, le thème de la conversion se rattache à ce capital culturel latino-chrétien dont le narrateur fait un étalage ostentatoire: il semble dire - il dit réellement: quoique d'origine israélite, j'ai non seulement de la culture latine mais même de la théologie et de la tradition catholiques une connaissance que bien des catholiques pourraient m'envier. Si, dans sa phrase prophétique, il s'identifie à la main invisible du *Livre de Daniel*, dans sa phase virgilo-patristique, le récit de la conversion est tout au long en filigrane. C'est saint Paul sur le Chemin de Damas. («Je suis Jésus de Nazareth que tu persécutes» - renversement de position pour le persécuteur persécuté). C'est saint Augustin, quittant sa concubine pour entrer au sein de l'Église<sup>8</sup>. C'est saint Jérôme et du reste tous les autres *Pères* de l'Église qui ont tous, une phase de conversion, avatar de celle, paradigmatique, de saint Paul. Ce sont tous ces gens enfin qui savent prendre le chemin de Rome: Énée et Titus - abandonneurs de princesses sémitiques -. Hannibal, et Garibaldi qui (nouveau retournement) parvient, lui, à s'emparer de Rome et fait l'unité de l'Italie contre la papauté.

Il va de soi que nous n'avons pas à *choisir* entre ces diverses strates d'interprétations, elles sont toutes à prendre simultanément dans leur ambivalence, où le sujet se retrouve toujours multiple, pluriel, toujours entouré de masses, de meutes, de groupes, changeant de siècle et de sexe, jamais susceptible d'être enfermé dans l'inconscient «intimiste» où Freud l'inscrit. Il me semble qu'il résulte de la contre-analyse qui précède qu'il y a bien *deux* types d'herméneutiques possibles, l'une par involution, par rabattement des données sur une tache aveugle, ici le refoulé du vécu intime; l'autre par évolution, mise en rapport des données avec un ensemble extérieur de pratiques symboliques, avec un intertexte dont le texte même marque les points d'articulation. Dans les deux cas, toute herméneutique est risquée et il serait purement académique d'exiger l'abandon de l'une pour l'autre. La pratique de Freud, parfois attentive à la polyphonie sociale (rien de plus intertextuel que l'hystérie!), tend à privilégier les interprétations centripètes et à occulter le sujet inscrit dans le discours social.

Comme je l'avais annoncé au début de ce travail, je n'ai pas cherché à *corriger* Sigmund Freud; j'ai même pu montrer que, par délicatesse sans doute, il n'a pas exhaustivement exploité les arguments qui s'offraient sur sa propre ligne d'interprétation. Je ne prétends pas non plus qu'une telle contre-analyse pourrait s'opérer sur toutes les études de cas de la *Psychopathologie*: la plupart du temps, les données socio-historiques sont trop lacunaires pour se prêter à la conjecture.

En laissant intacte l'analyse de Freud, j'ai voulu montrer cependant qu'elle est résolument partielle (quoique fidèle à son but initial qui est de rendre raison d'un symptôme, d'un manque, d'un *oubli*, et non d'explorer une abondance intertextuelle) et suggérer qu'une analyse du sujet social ne suppose pas seulement un changement de visée et de critères, mais aussi un changement de méthode: une analyse «évolutive» et polycentrique où le sujet se trouve «positionné» dans une multiplicité de récits socialement

---

<sup>7</sup> Voir son «Ansprache an die Mitglieder des Vereins B'nai B'rith», G.W., XVII, p. 51 sq.

<sup>8</sup> Saint Augustin en quittant sa concubine quitte aussi l'enfant «donné par Dieu», *a Deo datus*, mais privé de Dieu (alpha privatif)...



validés. L'interférence de ces récits est ce que nous appelons intertextualité, mécanisme essentiel de l'idéologie qu'on a trop considérée comme composée de doctrines systématiques et plus ou moins autonomes. Enfin, il faut insister sur le fait qu'une *pondération* des deux types d'herméneutiques est *a priori* possible, mais qu'elle ne devrait pas pouvoir s'opérer en termes de démarches complémentaires et additionnables.

J'emprunterai pour terminer ce qu'écrit Freud même en conclusion: «Toutes les fois où vous voudrez analyser des cas de ce genre, vous serez infailliblement conduits à des «rencontres» aussi singulières».

McGill University.